

Lettres d'exil

Annick Duchatel

Volume 8, Number 1, Fall 2011

Les littératures de l'exil

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64927ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (print)

1923-211X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Duchatel, A. (2011). Lettres d'exil. *Entre les lignes*, 8(1), 14–18.

Les littératures de l'exil



« Si on se réfère à la Genèse, l'humanité est marquée par l'exil dès son origine avec le récit d'Adam et Ève chassés du paradis terrestre », dit Christine Ausseur dans son *Répertoire de l'exil*. Qu'il s'agisse d'exil politique, volontaire ou identitaire, le déracinement a été de tout temps un moteur important de la littérature.

Lettres d'exil

/ ANNICK DUCHATEL

Le deuil de l'exilé, des écrivains illustres l'ont connu dès l'Antiquité : Ovide sur les bords de la mer Noire, Sénèque exilé en Corse, Cicéron en Thessalie. Christine Ausseur rappelle dans son *Répertoire de l'exil* que Dante, auteur de la *Divine comédie*, s'est exilé à jamais de Florence en 1302 après s'être rangé du côté des opposants à la politique du pape. Au 19^e siècle, Madame de Staël, chassée par Napoléon, errera à travers l'Europe entière. Victor Hugo sera lui aussi drossé par ses convictions politiques sur les côtes des îles Anglo-Normandes (voir notre rubrique Classiques).

Mais aucune autre époque que le 20^e siècle n'a vu autant d'exils d'écrivains. Guerres, génocides, colonisation, dictatures sanglantes : chaque convulsion de l'histoire a provoqué ses vagues de réfugiés. « Après l'événement Tian'anmen, j'ai choisi de renaître en France », a dit la romancière Shan Sa, Française d'origine pékinoise, auteure entre autres de *La joueuse de go* (Goncourt des lycéens 2001).

Le phénomène perdure, même après la fin de la guerre froide. En 1964, Nabokov disait déjà avec ironie : « Je suis un écrivain américain, né en Russie et formé en Angleterre où j'ai étudié la littérature française avant de passer 15 ans en Allemagne. » En ce début de 21^e siècle, les exilés participent au multiculturalisme croissant des sociétés occidentales.

ÉCRIRE L'EXIL

« Le thème de l'exil reste l'un des plus féconds de la littérature », dit **Anissa Talahite-Moodley**, professeure associée à l'Université de Toronto qui a dirigé le recueil *Problématiques identitaires et discours de l'exil dans les littératures francophones*, et elle-même Canadienne d'origine algérienne.

Chez l'exilé, il y a au départ un déchirement, une violence fondatrice, et le désir de faire renaître par le langage le pays natal. C'est le cas de l'auteure cubaine **Zoé Valdés**. Contrainte à l'exil par la publication de son premier roman, *Le néant quotidien* (1997), violent réquisitoire contre le castisme, elle s'est exilée à Paris, continuant à écrire des romans qui ont Cuba pour cadre. Mais elle situe son dernier livre, *Le paradis du néant* (2011), à Paris, tout en reprenant le personnage de la lucide Yocandra – son double. On sent toujours Cuba dans son style révolté et lyrique, souvent comparé à un orage tropical. « C'est vrai que les personnages de



Zoé Valdés

PHOTO : RICARDO VEGA

PHOTO : ©ARJAN MAK



Ablar Farhoud

PHOTO : ANTOINE ROULEAU

mon dernier livre sont des exilés cubains qui recréent leur pays dans une cour parisienne, avec tous ses défauts : le personnage du traître est inspiré d'une anecdote véridique. Mais Paris prend aussi de la place dans le roman, ne serait-ce que par son absence de soleil...

La romancière et dramaturge libano-québécoise **Ablar Farhoud**, arrivée au Québec à l'âge de six ans, n'aime pas le mot « exil », préférant « immigration ». Parlant de ce qui l'a

poussée à écrire, elle dit : « Au départ, il y avait une douleur, mais aussi le désir d'établir une sorte de pont. Mes livres et mes pièces de théâtre se passent au Québec, même s'ils mettent surtout en scène des immigrants. Dans mon dernier roman, *Le sourire de la petite juive*, je montre la rencontre de plusieurs mondes, à travers des portraits de personnages qui vivent rue Hutchison. »

Elle ajoute que c'est en retournant quelque temps au Liban, au début de l'âge adulte, qu'elle a eu le plus grand choc : « Je n'avais plus les valeurs de mon pays natal. Beaucoup de choses me heurtaient. C'était comme un exil à l'envers. » Et qui scellait l'impossible retour.

LIBÉRER LA PAROLE

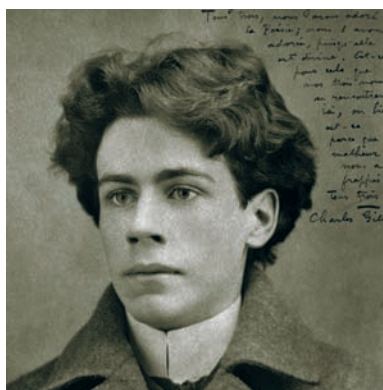
Des écrivains, comme l'Autrichien Stefan Zweig (1881-1942), se sont suicidés en exil. Mais au-delà du cliché de l'exilé qui gratte avec nostalgie la plaie du déracinement, l'éloignement peut enrichir et stimuler l'inspiration sur quantité d'autres plans. Ceux qui ont fui des pays de non-droit peuvent, dans un contexte de liberté d'expression, parler de leur pays natal comme ils n'auraient pu le faire chez eux : ainsi l'Afghan Khaled Hosseini, réfugié aux États-Unis, dépeint dans ses romans la dictature des talibans (*Les cerfs-volants de Kaboul*). Le dissident russe Soljenitsyne, exilé dans le Vermont, évoquait les horreurs du goulag (*L'archipel du goulag*). Salman Rushdie, qui a quitté à 14 ans l'Inde pour le Royaume-Uni, a écrit *Les versets sataniques*, pamphlet contre l'obscurantisme religieux qui lui a valu sa célèbre fatwa.

LOUIS DANTIN, L'HOMME DERRIÈRE NELLIGAN, ÉTAIT UN EXILÉ

« Et pour moi, bohème-né, j'ai erré dans des avatars innombrables », disait de lui-même Louis Dantin. Yvette Francoli, cette professeure au Collège de Sherbrooke qui a dirigé l'édition critique des *Essais critiques* en deux volumes de Louis Dantin (Presses de l'Université de Montréal, 2002), dit que cet homme surprenant mérite mieux que de rester seulement pour la postérité le premier éditeur d'Émile Nelligan.

Poète lui-même, il fut aussi le premier de nos critiques littéraires. Homme caméléon dissimulé derrière une multitude de pseudonymes (son vrai nom

était Eugène Seers), il a oscillé toute sa vie entre ses talents artistiques et ses penchants mystiques. Au tournant du 20^e siècle, il entre dans les ordres,



passé plusieurs années en Europe, rentre à Montréal, où il participe à la vie intellectuelle avant de défroquer et de s'exiler à Boston. Il s'installe dans cette ville avec une femme, Clotilde Lacroix, ce qui est socialement impossible dans le Québec de l'époque. Typographe à Harvard, il continuera d'exercer par écrit son influence sur la vie littéraire du Canada français, faisant découvrir des poètes comme Alfred DesRochers et continuant de faire connaître Nelligan. Possédé par le goût du mystère et du clandestin, il demeurera en exil jusqu'à sa mort, en 1945.

LE « TROISIÈME PAYS »

«C'est en écrivant que je me sens totalement libre», dit Zoé Valdès. Si l'auteure n'envisage pas d'écrire dans une autre langue que l'espagnol, nombreux sont les écrivains exilés qui se sont mis à exercer leur plume dans la langue du pays d'accueil, et qui ont magistralement réussi. Le Tchèque Milan Kundera, après s'être exilé en France, a amorcé un brillant «cycle français». C'est piqué par la réflexion d'une boulangère parisienne (qui l'avait traité d'«Espagnol de l'armée en déroute», citant Victor Hugo) que le regretté Jorge Semprún (1923-2011) s'est mis au français, et avec quel brio! Au Québec, Ying Chen, diplômée en français de l'Université de Shanghai et admiratrice de Proust, s'est mise à écrire parce que son pays lui manquait, et elle a démontré dès ses premiers livres une totale maîtrise de la langue fran-

[...] aucune autre époque que le 20^e siècle n'a vu autant d'exils d'écrivains. Guerres, génocides, colonisation, dictatures sanglantes : chaque convulsion de l'histoire a provoqué ses vagues de réfugiés.



PHOTO : CAMILLE GÉVAUDAN

Kim Thúy

çaise. Tout comme la réfugiée vietnamienne Kim Thúy, dont le premier roman, *Ru*, a rapidement conquis le cœur de la francophonie et a mérité de nombreux prix. Et impossible de ne pas citer l'Américain Jonathan Littell, qui a écrit *Les bienveillantes* en français, et le Russe Andreï Makine, dont *Le testament français* est une déclaration d'amour à la langue de Voltaire. «Parce qu'elle est choisie, dit Anissa Talahite-Moodley, la langue d'adoption permet de libérer la parole. Recrée, elle devient alors un troisième pays.» Un apport vivifiant dans les deux sens : le français a été enrichi, entre autres, par la créolité revendiquée d'un Patrick Chamoiseau (*Texaco*) ou d'un Raphaël Confiant (*La panse du chacal*), deux écrivains caribéens.

QUESTIONS D'IDENTITÉ

Mais l'exil provoque aussi d'inévitables interrogations identitaires. Le cas de Nancy Huston, Albertaine émigrée à Paris, est passionnant à cet égard. Ayant été abandonnée très jeune par sa mère, troquer l'anglais, sa langue maternelle, contre le français comme langue d'écriture avait pour elle une résonance particulière : elle a donc fait l'aller-retour entre les deux langues. «Nancy Huston parle beaucoup de la condition d'écrivain exilée dans *Lettres parisiennes*, une correspondance avec l'auteure algérienne Leïla Sebbar, mentionne Anissa Talahite-Moodley. Elle y dit : "Tu as gelé tes racines, ta langue, ton enfance... Un romancier sans enfance ne peut rien faire de valable." C'est la lecture des livres d'un autre exilé, Romain Gary, qui la

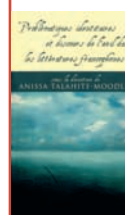
À LIRE



LE SOURIRE DE LA PETITE JUIVE
Abila Farhoud
VLB
2011



LE PARADIS DU NÉANT
Zoé Valdès
JC Lattès
2011



PROBLÉMATIQUES IDENTITAIRES ET DISCOURS DE L'EXIL DANS LES LITTÉRATURES FRANCOPHONES
sous la direction d'Anissa Talahite-Moodley
Presses de l'Université d'Ottawa
2007



RÉPERTOIRE DE L'EXIL : des Acadiens à Émile Zola
Christine Ausseur
Scali
2008

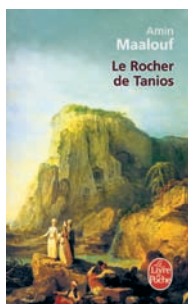
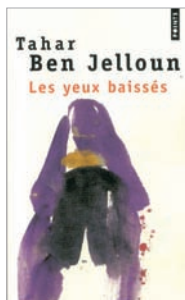


LETTRES PARISIENNES, HISTOIRES D'EXIL
Nancy Huston et Leïla Sebbar
J'ai lu
1999

LE LOINTAIN, ÉCRIRE AU LOIN, ÉCRIRE LE LOINTAIN
textes rassemblés par Magessa O'Reilly, Neil B. Bishop et A.R. Chadwick
MNH
2002

LE GONCOURT DES EXILÉS

La tendance se maintient depuis des décennies. Le Roumain Vintila Horia (*Dieu est né en exil*, 1966), le Marocain Tahar Ben Jelloun (*Les yeux baissés*, 1991), le Martiniquais Patrick Chamoiseau (*Texaco*, 1992), le Franco-Libanais Amin Maalouf (*Le rocher de Tanios*, 1993), le Russe Andreï Makine (*Le testament français*, 1995), et plus récemment l'Américain Jonathan Littell (*Les bienveillantes*, 2006), l'Afghan Atiq Rahimi (*Syngué sabour*, 2008), l'Afghan Atiq



Rahimi (*Syngué sabour : pierre de patience*, 2008). Et... Antonine Maillet! (*Pélagie-la-Charrette*, 1979). Le plus prestigieux des prix littéraires français s'ouvre à tous les auteurs d'expression française, et l'Académie française suit le même mouvement. Après Senghor, Bianciotti et Assia Djebar, Amin Maalouf a été reçu sous la Coupole le 23 juin 2011.

« L'étranger est en nous. Et lorsque nous fuyons ou combattons l'étranger, nous luttons contre notre propre inconscient. » – Julia Kristeva

convainc qu'elle peut continuer à écrire, même en étant "un corps étranger dans la littérature française". » Talahite-Moodley souligne aussi l'ambivalence d'une Marguerite Duras (*Un barrage contre le Pacifique*), qui a ressenti son départ du Vietnam, pays de son enfance, comme une « extradition ».

L'ÉTRANGER EN NOUS

Alors l'exil, force ou faiblesse dans la vie de l'écrivain exilé? Comme sur un fil, il marche entre les deux. L'exilé se construit – se reconstruit – et le résultat est un être hybride. Anissa Talahite-Moodley parle d'identité plurielle. Mais n'est-ce pas le cas de tout être humain confronté au destin? Une autre exilée, la philosophe et psychanalyste franco-bulgare Julia Kristeva, dit dans son livre *Étrangers à nous-mêmes* : « L'étranger est en nous. Et lorsque nous fuyons ou combattons l'étranger, nous luttons contre notre propre inconscient. »

C'est sans doute pourquoi la littérature de l'exil trouve en chacun des échos si profonds. « Nous sommes tous des exilés, de fait ou de cœur », dit Alain Pozzuoli, dans la préface du *Répertoire de l'exil* de Christine Ausseur. Plusieurs auteurs, dont Neil B. Bishop et Michael Beausang, n'ont pas hésité à faire un parallèle avec le premier exil de la vie, celui du nouveau-né expulsé de la matrice.

Nancy Huston fait dire à Miranda, un personnage de *Cantiques des plaines* : « Toujours les artistes doivent partir loin. Parfois dedans, parfois dehors. » Écrire, n'est-ce pas déjà se mettre en marge? Marcel Proust l'était dans sa chambre de malade, Antonin Artaud dans la folie, Réjean Ducharme, Thomas Pynchon et J. D. Salinger, dans leur refus d'apparaître en public. Comme le disait dans une entrevue l'écrivain kabyle Ahcène Bêlarbi : « En exil, l'écrivain est tout le temps dans son monde, oscillant entre rêves et déchirements. » ♦

PABLO NERUDA, NOMADE DE LA LIBERTÉ

Dans *J'avoue que j'ai vécu*, le grand poète chilien proclame : « Je veux vivre dans un pays sans excommuniés ». Il n'a cessé de poursuivre, au cours d'une vie qui fut une longue suite d'exils, le rêve d'une humanité plus fraternelle. Diplomate, politicien et écrivain, il fera escale dans la plupart des pays d'Europe, prendra parti pour les républicains pendant la guerre d'Espagne, deviendra communiste, échappera à plusieurs attentats, visitera la Chine et l'URSS. Poète planétaire, il sera couronné par le prix Nobel en 1971.



Il retourne au Chili en 1972, où on l'accueille en héros national. Il meurt l'année suivante d'un cancer, 12 jours seulement après la chute d'Allende et l'autodafé de ses livres par les partisans du dictateur Pinochet. L'écroulement de ses espoirs de fraternité ne lui aura pas été épargné.